

Fable sur la tolérance

Deux ans après «Kiki l'Indien», Christine Delmotte s'attaque à «Nathan le Sage», drame poétique bicentenaire de l'Allemand Gotthold Lessing. Création à Bruxelles dans le cadre du Festival Théâtre en Compagnie, avant Liège et Charleroi.



Nathan le Sage a une histoire. Écrit en 1779, ce drame en vers, créé pour la première fois à Berlin, sensiblement modifié, au début du XIX^e siècle, fut longtemps interdit en Autriche, en Saxe, terre natale de l'auteur, et dans les Etats catholiques (et le sera, bien plus tard, par les nazis). En cause? Des raisons religieuses, bien sûr. Nathan est un marchand philosophe qui s'applique à faire coexister, à Jérusalem durant la troisième croisade, juifs, musulmans et catholiques. Chose impensable en un siècle secoué par de violents débats religieux où s'opposent le dogme et la raison. Polémique à laquelle prend ainsi part, à sa manière, un ancien étudiant en théologie, propagateur de la philosophie des Lumières en Allemagne, mais d'abord homme de théâtre opposé au classicisme français, pionnier dans l'histoire théâtrale allemande, Gotthold Ephraïm Lessing. *Nathan le Sage* est sa dernière grande œuvre, il meurt deux ans plus tard.

«J'ai découvert la pièce par hasard, reconnaît la metteuse en scène, Christine Delmotte. Ce n'est pas du tout par envie de monter un texte classique que je l'ai choisie mais pour le regard qu'elle porte sur la religion, la tolérance qu'elle prône. La pièce pose cette question: comment demeurer religieux sans être pris dans les structures coercitives de la religion? Ce n'est pas une pièce contre les religions mais elle

tente d'y trouver un nouvel absolu. L'important, pour Lessing, n'est pas de s'attacher au rituel, mais de le transcender. La sagesse de Nathan est relativement explosive, voire anarchiste. Le problème est aussi de savoir comment demeurer dans la société sans être sous la coupe d'une autorité politique. Nathan, s'il est un riche marchand juif, jamais il ne s'identifie à sa fonction, et il fonctionne tout le temps sur l'ironie. D'ailleurs la plupart des personnages sont traités sous l'angle de l'humour.»

«Un de mes axes de travail, rappelle Christine Delmotte, c'est le rapport au public: comment faire pour que cette histoire-là lui parvienne au mieux. Il n'y a là rien de véritablement neuf, mais c'est le point de vue que j'avais envie de défendre, et, par rapport à cette pièce-là, cela donne des choses particulières. On n'est pas dans le hiératisme d'une pièce du XVIII^e siècle.»

Si mettre en scène la pièce de Lessing ressemble à un pari audacieux, au rayon des défis, Christine Delmotte n'est pas en reste. Depuis 1983 et son assistantat sur *Je voulais encore dire quelque chose mais quoi*, elle n'a cessé de visiter, avec intelligence, des contrées escarpées. *Les Adieux à la sirène Ondine* d'Ingeborg Bachman, Toll, d'après un texte d'Isabelle Bya, son adaptation des *Aventures de Catherine Crachat* de Pierre-Jean Jouve ou *Kiki l'Indien* de Joël Jouanneau té-

**Théâtre en compagnie:
2e édition
rigoureuse**

moignent de l'exigence et de la singularité de son regard. Le théâtre n'est pourtant qu'une part de l'activité de la jeune femme. En dix ans, elle a réalisé, pour la RTBF radio, des reportages, à Berlin, chez les Indiens des Etats-Unis ou au Tibet, et des documentaires, sur Marguerite Yourcenar, Françoise Dolto ou autour des contes philosophiques de Voltaire, qui ne semblent entretenir que de lointains rapports avec l'art de Shakespeare.

Christine Delmotte voudrait pourtant parvenir à joindre les deux domaines, construire une pièce de théâtre à partir d'enquêtes, comme le fait, par exemple, Ariane Mnouchkine. «Pour Kiki l'Indien, se souvient-elle, j'avais interviewé des gens qui me paraissent ressembler à Kiki dans la société aujourd'hui, des gens qui vivent leurs rêves, et relativement bien, et j'avais diffusé des extraits de ces entretiens en prologue et au milieu de la pièce.» Dans *Nathan*, la partie documentaire prend l'aspect de contes tournant autour de la religion racontés en ouverture. Des contes ironiques, évidemment, pour introduire le climat de l'œuvre de Lessing.

Entretien: M.P.

Au Botanique du 8 au 12 novembre (02/),
au Théâtre de la Place du 15 au 19/11
(041/42.00.00) et à la Maison de la Culture
de Charleroi du 23 au 25/11.

Journal *La Libre Belgique*
10 novembre 1994

Message de paix et d'universalité

« *Nathan le Sage* » de Lessing ouvre
le festival Théâtre en compagnie

En même temps que « La Journée d'un rêveur » de Copi au Grand Parquet (voir « La Libre Belgique » du 9 novembre), « Nathan le Sage » lançait les premières salves du Festival Théâtre en (jeune) compagnie. Les premières salves, c'est mal dire. Car la pièce de l'Allemand Gottbold Ephraïm Lessing (1729-1781) est un vrai manifeste de pacifisme. A 49 ans, Lessing est poursuivi par la censure catholique car il a ouvertement pris parti pour l'expérience religieuse intérieure et contre le dogmatisme doctrinal dans lequel s'est enfermée la Réforme. Il écrit dès lors en chambre un drame en cinq actes, « Nathan Le Sage », qui prêche l'amour du prochain comme suprême vertu. Il ne pensait même pas que celui-ci trouverait la voie des planches.

Effectivement, lors de sa création tardive à Berlin, l'Autriche, la Saxe, les Etats catholiques interdisent sa représentation et sa publication. Son thème appelle à la compréhension mutuelle des trois religions monothéistes : le judaïsme, l'islam et le christianisme. Il situe son action en 1192, en pleine troisième croisade au cœur de Jérusalem. Là vivent Nathan, le juif, dit le Sage; sa fille d'adoption, Recha, d'origine chrétienne; Daja, sa gouvernante catholique exaltée; Saladin, le Sultan musulman pacifiste et un Templier bagarreur, amoureux de Recha. Il faudra toute la sagesse de Saladin, de Sittah, sa sœur, et de Nathan, pour mettre à jour les liens de parenté –et donc d'amour– au sein de ce petit monde. Deus ex machina !

On devine pourquoi la jeune metteuse en scène Christine Delmotte fut tentée aujourd'hui par cette pièce à message. Elle contient de magnifiques

discussions philosophico-religieuses (notamment celle de Saladin le musulman et de Nathan le juif), ainsi que de belles leçons d'humanisme, mais elle se conclut par un coup du sort peu crédible. Avec cette matière humaine noble et ce matériau théâtral parfois bâtard, Christine Delmotte offre une soirée de grâce.

Elle n'est pas dépourvue d'imperfections. Le prologue est trop énervé face au public, le jeu de Daja et du Templier trop survoltés. Mais, petit à petit, le justesse infime de Saladin (impressionnant Hamadi), la douceur réfléchie de Nathan (Valentin Traversi), l'hébétude truculente du Frère Lai (Frédéric Héron) contaminent le plateau. Dans ce désillement des cœurs humains, la sobriété plaide souvent plus que la surenchère.

C'est ce qu'induit Santerre avec son simple sol ensablé, ses cierges et bougies vacillantes, ses tapis d'Orient et échiquier ambré. C'est ce que livre Pierre Albert avec ses costumes de soie lourde, de laine et de coton, médiévaux et métissés. Dans cet univers chaud et frémissant de lumière, la musique est le joueur de roseau qui calme ou taquine le serpent de la discorde. De « Nathan », François Joinville compose l'atmosphère spirituelle en cinquante-trois morceaux qui se fondent ou se frondent dans les temps anciens ou nouveaux : des appels de muezzin aux Dies Ire, des Miserere Nobis aux Malouf tunisien, de Fairuz aux hébraïques violons tziganes d'Europe Centrale... C'est la moëlle de ce « Nathan » aussi doux qu'une béatitude...

Claire DIEZ.

Au Botanique, 236, rue Royale à 1210 Bruxelles, jusqu'au 12 novembre (02/223.16.67). Au Théâtre de la Place à Liège, du 15 au 19 novembre (041/42.00.00)

BILLET RADIOPHONIQUE
RTBF - Jeudi 10 novembre 1994
Christian Jade

Nathan Le Sage de Lessing, c'est plus qu'une simple pièce, c'est un manifeste pacifique, une bouteille jetée à la mer, en cette période où reflourissent racisme et intolérance. Mais attention, ce n'est pas un théâtre ennuyeux. Lessing est un Allemand du 18ème siècle, le siècle des lumières, un contemporain de Voltaire qui sait manipuler les idées avec la légèreté d'un conte philosophique. Il imagine le dialogue à l'époque des croisades en plein affrontement religieux, d'un musulman, le grand conquérant Saladin, d'un Juif, le Sage Nathan et d'un Templier chrétien. Ce n'est pas une discussion de salon, il y a un vrai enjeu à propos d'un tabou: l'adoption et même le mariage mixte d'une jeune fille dont on ne sait trop si elle est juive, chrétienne ou musulmane.

C'est drôle et grave à la fois. La jeune metteuse en scène Christine Delmotte a su illustrer le conte oriental d'un minimum d'ornements et d'un maximum de clarté. A voir pour le plaisir et pour la jolie leçon de tolérance qui s'en dégagent en ces temps troublés où les fanatismes religieux refont surface.

La Compagnie Biloxi monte « Nathan le sage », de Lessing

Essayer d'être un homme d'abord

Parce que Gotthold Ephraim Lessing est harcelé par les attaques venimeuses de bigots protestants, lui vient, par une nuit d'insomnie, l'idée d'écrire un conte philosophique. Fils d'un pasteur tolérant, celui qui fut l'un des plus brillants représentants du courant des Lumières allemand du XVIII^e siècle, entend ainsi répondre à la mesquinerie qui gangrène à l'époque (et aujourd'hui encore) la religion et pousse à détester les juifs, à haïr les musulmans, à cracher à la figure des chrétiens qui ne pensent pas comme les autres... Il a l'intelligence de transporter l'histoire de « Nathan le sage » au cœur de la ville dorée, terriblement convoitée, qu'est Jérusalem la trois fois sainte.

Nous sommes en 1192. Depuis cinq ans, le sultan Saladin a reconquis Jérusalem et lutte contre la troisième croisade. Parmi les juifs à qui Saladin a permis de revenir vivre en ville, vit Nathan que toutes les bouches s'accordent à qualifier de sage. De retour de voyage, Nathan apprend que sa fille Recha vient d'être sauvée d'un incendie par un Templier que le sultan a gracié. Le hasard et la nécessité semant leur petit grain de sel dans l'histoire, très vite Nathan, Saladin et le jeune Templier chrétien auront l'occasion de se rencontrer et de défier les rituels qui veulent différencier les êtres. Curieux d'éprouver la sagesse proverbiale de Nathan, Saladin lui demande laquelle

des trois religions révélées est la vraie.

Nathan lui répond par la parabole des trois anneaux : un anneau dont la pierre a le pouvoir de rendre son possesseur agréable à Dieu et aux hommes se transmet depuis la nuit des temps du père au fils le plus méritant. Un jour, un père, qui avait trois fils tout aussi méritants, décide d'en faire fabriquer deux autres en tous points semblables à l'original. Se disputant le pouvoir, les trois fils vont consulter un juge qui leur conseille de manifester par leurs actes le pouvoir de la pierre. Par cette parabole, Nathan veut simplement dire que c'est l'homme qui rend la religion bonne et non l'inverse. Oubliant les différences générées par la reli-

gion recue à la naissance, Nathan préfère ce qui fait la richesse de chaque individu.

Noyant la scène de sable doux, la metteur en scène Christine Delmotte nous fait entrer dans un écrin que les comédiens semblent avoir toujours habité. Alors que les spectateurs gagnent leurs places, les comédiens, parés de leurs plus beaux atours, viennent déjà leur chuchoter des histoires à l'oreille. Mais le rond de lumière invite le conteur à entamer l'histoire, présentant chacun des protagonistes : Nathan le sage qui s'ignore, Saladin qui fait de chaque mendiant un homme généreux, le Templier débordant de fougue, Al-Hafi le derviche fûté, l'halluciné frère Lai, l'obstinée

Daja, la douce Recha et la rusée Sittah.

Faisant le pari de faire de son « Nathan le sage » un spectacle à la fois politique et jubilatoire, Christine Delmotte signe avec la complicité d'Isabelle Bya une adaptation belle et limpide qui s'infiltre directement dans l'oreille. Même si, au début, les comédiens trouvent lentement leurs marques, peu à peu, le jeu prend son rythme, acquiert une belle souplesse, ondule entre la sagesse et l'ironie, l'énergie spontanée et la poésie. Proches, les comédiens font tous preuve d'une santé et d'un élan qui font mouche. Valentin Traversi compose un Nathan réconfortant, sachant ironiser au moment venu; Hamadi, qui prête aussi sa voix troublante au spectacle, incarne un Saladin fascinant de largesse et de curiosité; Nathanaël Harcq, un très attachant templier aussi vibrant que fragile; Frédéric Héron un Al-Hafi et un frère lai irrésistibles d'astuce, véritables personnages charnières de la pièce; Isabelle Legros, une Daja vive et cocasse; Béatrice Berger, une adorable Recha trépidante de vie et d'amour; Véronique Lemaire, une indispensable et féline Sittah

Servie par les éclairages extrêmement chaleureux de Xavier Lauwers, les costumes à la fois sobres et magnifiques de Pierre Albert et la réalisation sonore omniprésente et envoûtante de François Joinville, la mise en scène de Christine Delmotte possède cette générosité et cette intelligence qui font de « Nathan le sage » l'un de ces spectacles que l'on rêve de voir monter. Parce qu'il appelle superbement à la tolérance, en dépassant la simple attaque à l'extrémisme et en offrant de très belles réponses à nos interrogations. Un spectacle qui s'impose comme une bénéfique évidence, qui donne envie de dire : *Il était une fois, il sera encore des hommes désireux d'en rencontrer d'autres au-delà de la stupidité des clichés, des on-dit...*

CHRISTELLE PROUVOST

« Nathan le sage », au Botanique, jusqu'au 12 novembre. Au théâtre de la Place, à Liège, du 15 au 19 novembre.

NATHAN LE SAGE

La tolérance œcuménique, une utopie ?

L'histoire bégaie. Au fil des siècles, elle répète les mêmes fautes, les mêmes outrances. Nathan le sage, présenté à l'Eden, nous transporte à l'époque des croisades. Période d'affrontement entre trois religions, les juifs, les chrétiens et les musulmans. Le conte de Lessing nous rappelle l'indestructibilité de l'intolérance.

GOTTHOLD Ephraïm Lessing, écrivain allemand du XVIII^e siècle, est l'auteur du conte *Nathan le sage*. Victime de l'intolérance de certains protestants, il développe l'idée que toute religion est bonne si l'homme qui la pratique est bon.

Inspiré par le *Traité de la tolérance* de Voltaire et par le *Décameron* de Boccace, le conte philosophique prône la fraternité. À sa création, la fable fut violemment critiquée. De 1933 à 1945, elle fut interdite en Allemagne. Il n'était pas question de mettre sur le même pied un juif, un chrétien et un musulman.

Parabole moderne

Au XII^e siècle, période des croisades, alors que Jérusalem est disputée par les trois religions du Livre, trois hommes se rencontrent. L'un est chrétien, l'autre juif et le troisième musulman. Saladin, souverain du moyen-âge musulman, a reconquis Jérusalem. La famille de Nathan a péri dans un incendie allumé par les chrétiens, mais c'est un templier qui a sauvé la vie de Récha, une petite chrétienne adoptée par Nathan. Saladin vient auprès de Nathan dont la sagesse est légendaire et lui demande laquelle des trois religions est la vraie. Nathan lui répond par une parabole. Un homme possède un anneau dont

la pierre a le pouvoir de rendre agréable à Dieu et aux hommes. À sa mort, l'anneau revient à l'ainé de ses fils, et cela se passe ainsi durant des générations. Mais un homme qui aimait de la même façon ses trois fils fit confectionner deux anneaux exactement semblables au premier. À sa mort, les garçons s'en vont trouver un juge pour qu'il détermine celui qui possède l'anneau magique. Le juge les renvoie à leurs occupations, assurant que les actes posés par eux prouveront le pouvoir de la pierre.

Une remise en question

La compagnie Biloxi n'est pas subventionnée. Elle obtient un soutien financier de la Communauté française en rentrant un projet bien ficelé. C'est dire l'importance du dossier préparatoire. Christine Delmotte, adaptatrice et metteur en scène de *Nathan le sage*, est allée à Jérusalem pour s'imprégner de l'atmosphère de cette ville où cohabitent chrétiens, musulmans et juifs. « Je voulais éviter d'être influencée par de fausses images, dit la jeune femme. Sur place, j'ai eu la preuve qu'on se battait encore pour la prédominance du Saint Sépulcre. Les religions ont des tranches horaires pour disposer du sanctuaire. Les processions se croisent, les moines crient pour couvrir la

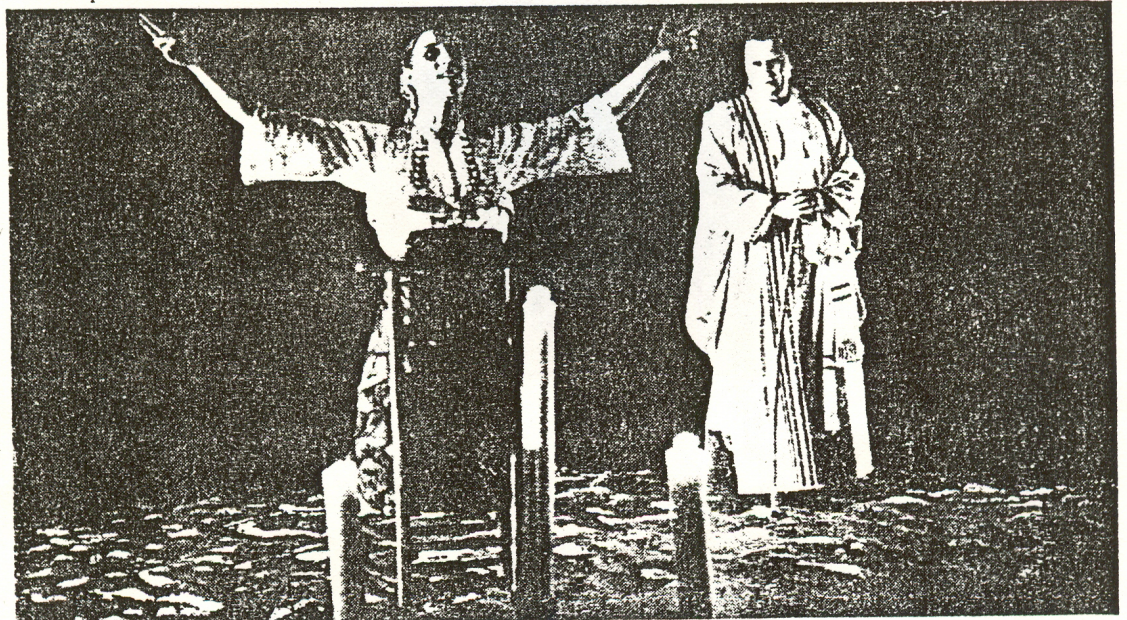
voix des représentants des autres religions. C'est hallucinant. »

La pièce de Lessing permet de prendre du recul par rapport à la religion. Elle remet en question la structure de l'église. Lessing ne fait pas de psychologie, mais de la typologie de caractères. Il évite par là le piège de l'anecdotique. « J'ai voulu croire à l'histoire, confie encore Christine Delmotte. Je n'ai pas cherché à démystifier le conte de Lessing et j'ai employé des moyens simples pour favoriser le contact avec le public et entretenir l'atmosphère particulière dégagée par les contes. Nous avons même imaginé, au début de la rencontre, quelques apartés avec le public. Cela fait réagir les gens. Les sept comédiens s'infiltraient dans le public et disent un texte d'écrivains, de philosophes athées ou chrétiens. Nous avons choisi ces textes pour qu'ils apportent différents éclairages : Voltaire et Perrin ne pensent pas la même chose. »

Pendant deux mois, Valentin Traversi, Hamadi, Nathanaël Harcq, Frédéric Héron, Isabelle Legros, Béatrice Berger, Véronique Lemaire ont travaillé avec Christine Delmotte à la véracité des personnages en évitant le piège de la dramatisation. Pour le metteur en scène comme pour l'équipe, *Nathan le sage* est une comédie ironique.

Nelly BROUSMICHE 

■ Dans le cadre du cycle *Entr'actes à l'Eden*, boulevard de l'Yser à Charleroi, les 23, 24 et 25 novembre à 20 h. Renseignements : ☎ 071.32.20.67.



L'intransigeance de Daja (Isabelle Legros) a des conséquences dramatiques. (Photo : Lou Héron).

Journal *Le Soir*
novembre 1994

Clôture du 2^e Théâtre en compagnie Rêves d'autres mondes découverte d'autres regards

Ils s'appellent Fayçal, David, Vanessa, Sabine, Noémie, Laurence, Stéphane, Daphné, Maïté et Marie. Curieux de connaître le jeune mouvement théâtral, entrant rarement dans les programmes scolaires, ils ont répondu à l'appel lancé en octobre dans le Journal « Le Soir » : *Si vous avez entre 15 et 18 ans, si le théâtre vous intéresse...* Ils ont écrit leur nom à la place des pointillés pour participer au jury des jeunes spectateurs de Théâtre en compagnie mais surtout pour découvrir de nouvelles sensibilités théâtrales et en discuter avec leurs auteurs. Il y a Marie et Fayçal, qui ont déjà participé au premier jury, l'an dernier, puis huit nouvelles personnalités déjà joliment mordues par le théâtre ou attendant tout de ce premier rendez-vous. Dix spectateurs privilégiés qui ne demandent qu'à être étonnés, touchés, interrogés.

Neuf soirs de suite, le jury et moi, choisie pour les entourer, nous retrouverons à l'Atelier Sainte-Anne, aux Brigittines, au théâtre de la Balsamine, au Botanique, à l'Espace Senghor et au Grand Parquet. Autant de lieux qu'ils découvrent en même temps que les spectacles, emballés par ce bouillonnement souvent insoupçonné. Puis vient l'heure cruelle où il faut jouer son rôle de jury, choisir deux spectacles parmi « Nathan le sage », « La Journée d'un rêveur », « Jean sans Peur », « Dans le château de Barbe-Bleue », « Ruptures » et « In Blume ». Deux spectacles qui recevront les deux prix de 50.000 F du ministre de la Culture.

Samedi soir, le jury, les compagnies, les organisateurs et le ministre Eric Tomas sont rassemblés dans la cave du café-théâtre du Botanique pour la clôture de cette deuxième édition de Théâtre en compagnie. La parole est d'abord donnée aux deux concepteurs du festival. *Lorsque nous avons lancé Théâtre en compagnie*, raconte Georges Dumortier, *c'était une barque fragile sur une mer hostile. Depuis, il y a eu d'autres vagues, la naissance des états généraux, un KunstenFestival-desArts wagnérien... Beaucoup*

attendent Théâtre en compagnie 1995 et il y aura une troisième édition, qui s'ouvrira à des partenaires internationaux, deviendra un fait majeur de l'espace théâtral. Théâtre en compagnie grimpera comme il est né, la tête haute.

Après ce discours de Georges Dumortier aussi ambitieux qu'agressif, mélangeant des réalités théâtrales n'ayant pas grand-chose à voir entre elles, Serge Rangoni a rappelé en douceur les objectifs de Théâtre en compagnie : présenter la diversité de jeunes compagnies au plus grand nombre, provoquer les rencontres. Une invitation qui a séduit le public de Théâtre en compagnie, presque doublé par rapport à l'an dernier. Se souvenant de l'invitation lancée par les états généraux du jeune théâtre lors de la première clôture de Théâtre en compagnie, le ministre Eric Tomas a tenu à rappeler combien il était attentif à la situation du jeune théâtre; combien il œuvrait pour favoriser la confrontation entre le public et ces nouvelles expériences théâtrales.

« Last but not least », le jury a pris la parole pour annoncer ses choix. En commençant d'abord par décerner deux mentions coups de cœur au spectacle « Dans le château de Barbe-Bleue », pour sa proximité, son intensité, et à « La Journée d'un rêveur », pour sa fidélité au délire de Copi.

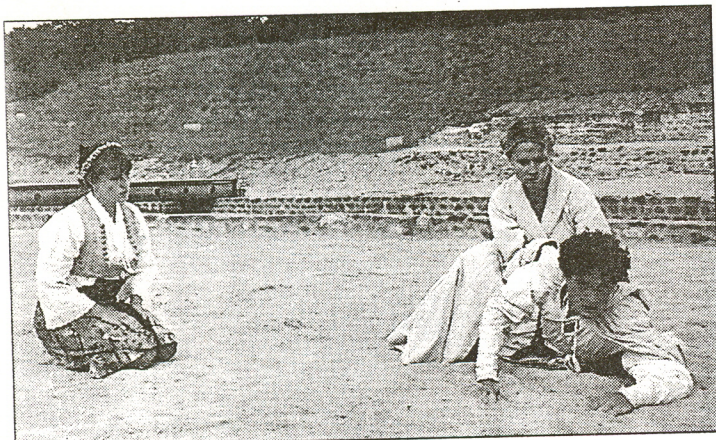
C'est à « Nathan le sage », mis en scène par Christine Delmotte, et à « Jean sans Peur », mis en scène par Simonne Moesen, que sont revenus les deux prix. Parce que le premier *a réussi à nous faire croire à la possibilité d'un monde plus tolérant*, parce que le second, *par l'originalité de sa démarche, faisait appel à l'instinct, laissait libre cours à l'imagination, au fantasme*. Deux spectacles qui témoignent superbement de la diversité, de l'engagement, de la sensibilité, du renouveau de la jeune création présente pour cette deuxième édition de grande qualité, riche en émotions, interrogations et palpitations...

CHRISTELLE PROUVOST

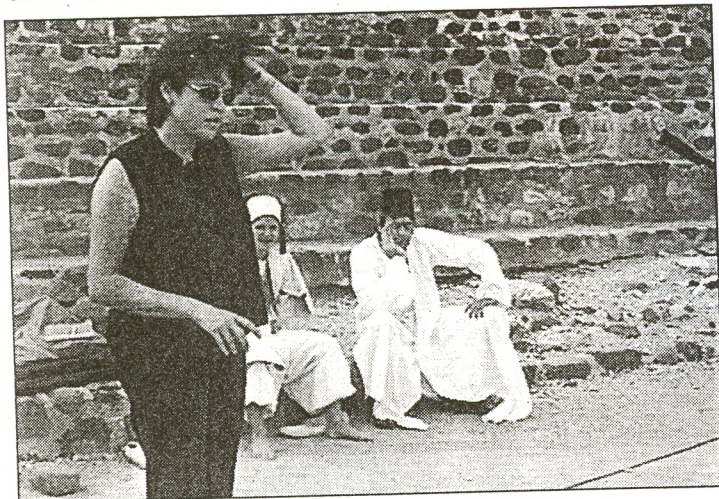
THÉÂTRE

La sagesse de Nathan, une utopie ?

Dans le théâtre antique d'Alba-la-Romaine, Christine Delmotte, metteur en scène, se passionne à ciel ouvert pour un conte philosophique sur la tolérance.



Christine Delmotte découvre avec bonheur le site d'Alba.



Du sable, sur théâtre antique, pour les comédiens de "Nathan le Sage".

Ces temps-ci, de la cour d'honneur du Festival d'Avignon au théâtre antique d'Alba-la-Romaine, il n'est question que de tolérance, de sagesse et d'un certain Nathan de Jérusalem...

Simple coïncidence ou mode littéraire, la comédie philosophique de l'Allemand G.E. Lessing est doublement à l'affiche des spectacles estivaux.

Pour la capitale ardéchoise de l'ancienne Helvie, elle est portée, au bord de l'Escoutay, par le jeune metteur en scène Christine Delmotte, invitée par le Département à prendre possession du site antique au mois de juillet afin de proposer au public son "Nathan le Sage" les 18, 19 et 20 ainsi que les 24, 25 et 26 juillet.

Après un succès qui ne s'est pas démenti pendant deux années de représentations en Belgique surtout, la troupe bruxelloise Biloxi 48, renforcée

par la Compagnie Traverses de Lyon, a pris possession du lieu scénique. Toujours sur le sable doré, mais à ciel ouvert cette fois, Christine Delmotte dirige ses comédiens, dans un décor gallo-romain au moment même où "Nathan le Sage" frappe les trois coups au Palais des Papes.

D.L. "Avez-vous vu ou irez-vous voir le "Nathan" de Denis Marleau avec Sami Frey?"

Christine Delmotte. "Nous n'y étions pas pour la première représentation mais nous comptons y aller. Certains de nos comédiens ont travaillé avec le metteur en scène canadien, mais je n'ai aucune idée de sa conception de la pièce. Nous, nous l'avons montée voici deux ans. J'avais découvert le texte par hasard. Je l'ai lu en allemand, puis en français, enfin nous l'avons retraduit avec Isabelle Bya

dans une langue contemporaine plus accessible au public. En Belgique, cela a été reçu comme un choc. Ce n'est qu'après que j'ai appris que Denis Marleau montait aussi "Nathan le Sage". "

D.L. "Qu'est-ce qui vous a séduit dans la pièce de Gotthold Ephraim Lessing, écrivain allemand du XVIII^e siècle?"

C.D. "C'est un mélange de conte philosophique et d'histoire réelle. La rencontre des trois religions du livre, avec Saladin, Nathan et le Templier au temps des Croisades montre de vrais personnages, tandis que se dé-

veloppe la parabole des trois anneaux, vous savez, ces trois princes qui doivent prouver qu'ils sont bons et aimables pour hériter de leur père. Il y a du suspense et surtout un niveau

philosophique qui me touche car j'ai toujours été attirée par le travail sur les utopies. "

D.L. "Quelle est donc cette sagesse qui colle au personnage de Nathan?"

C.D. "C'est l'esprit de tolérance. Cette sagesse va toucher Saladin puis le Templier. Je n'ai pas voulu que ce soit une sagesse en pantoufles comme je l'ai vu si souvent jouée. J'ai voulu rompre avec ça. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi Vincent Traversi pour le rôle de Nathan, jeune, bon vivant, jouisseur, qui aime la vie. Si l'on peut parler d'utopie pour "Nathan le Sage", la pièce démontre que la tolérance est possible. Au théâtre, c'est agréable de pouvoir faire rêver les gens".

**Propos recueillis
par Gilbert JEAN ■**

Journal *Le Soir*
23 juillet 1997

Les Belges au Festival d'Avignon

C'est le temps des Folies belgères

AVIGNON

De notre envoyé spécial

Il y eut des années où les Belges occupaient largement le terrain au Festival d'Avignon. En 1997, ils se font plus discrets, mais on continue néanmoins à parler d'eux. Le hasard faisant bien les choses, c'est le jour même de notre fête nationale qu'Alain Platel et Arne Sierens donnaient leur conférence de presse au sujet de la très attendue «Bernadetje». Dire que tout le monde se réjouit de leur présence ici serait exagéré. L'an dernier, certains journaux locaux et régionaux avaient assassiné le formidable «Bonjour madame...» présenté par le même Platel avec les Ballets C. de la B. Et le spectacle avait déclenché de vraies polémiques entre spectateurs heureux et furieux. On s'attend donc à de nouvelles passes d'armes dans le plus pur style provençalo-parisien du festival.

Sierens, Platel et leur petite bande ne s'en préoccupent guère. Pour eux, ce qui compte, c'est de jouer. Et puis les accueils mitigés, ils connaissent, et Sierens rappelait en riant qu'en Belgique l'accueil de «Bernadetje» fut plutôt contrasté dans un premier temps. Ce qui n'a pas empêché le spectacle de connaître un succès sans cesse grandissant, chez nous comme à l'étranger. Certains ici, dont quelques confrères parisiens à la plume souvent acerbe, n'hésitent pas à affirmer que «Bernadetje» est le plus beau spectacle de la saison écoulée et qu'Alain Platel pourrait bien être... le Pina Bausch des années 90.

LECTURES ET RÉPERTOIRE

Tandis que la petite bande de Victoria s'expliquait au verger du palais des Papes, la SACD et Wallonie Bruxelles Théâtre occupaient le cloître des arts et Saint-Louis d'Avignon. Deux journées de lecture permettaient en effet de faire découvrir aux festivaliers, et principale-

ment aux professionnels, l'étonnante richesse du vivier d'auteurs dramatiques contemporains de notre communauté. Des textes de Jean-Marie Piemme, Laurence Vielle, Jean-Christophe Lauwers, Alain Cofino Gomez, Michèle Fabien, Thierry Debroux, Philippe Blasband, Marie-France Collard et Layla Nabulsi étaient donnés en lecture par les auteurs eux-mêmes et de nombreux acteurs. Et le 21 juillet, toujours lui, était l'occasion de présenter officiellement le tout frais «Répertoire des auteurs dramatiques contemporains - Théâtre belge de langue française» concocté entre autres par la SACD. Un outil indispensable, dont nous reparlerons à la rentrée.

Deux jours plus tôt, Emile Lansman avait également présenté un ensemble de ses plus récentes publications. Autant de manifestations essentiellement destinées à un public de professionnels.

D'autres présences belges à Avignon font aussi parler d'elles depuis plusieurs jours. Dans le festival «off», «La force de tuer», de Lars Noren, mise en scène par Henri Ronse, s'attire de belles critiques dans la plupart des journaux locaux et régionaux. Dans le «off» également, Pierre Droulers présente un court spectacle tout en finesse qui, lui aussi, comble d'aise les spectateurs de la Manutention dont de nombreux programmeurs étrangers.

Et puis, dans Avignon, une rumeur se répand de plus en plus. Après le «Nathan le sage» de Denis Marleau, il faut désertier la cité des Papes pour foncer à Alba-la-Romaine afin d'y découvrir la version de notre compatriote Christine Delmotte. Après avoir remporté un très beau succès en Belgique (bien avant que le festival ne la redécouvre en affirmant qu'elle n'avait plus été montée en français depuis dix ans), la pièce a encore été retravaillée, approfondie et son succès fait des vagues jusque dans la cité des Papes. Juste retour des choses.

JEAN-MARIE WYNANTS

A propos de l'édition 1997 et de Nathan le Sage



La Tribune

«Nathan le Sage a rendu son verdict à Alba : le spectacle est magnifique, le public est venu nombreux remplir

les gradins qui affichaient complets. La mise en scène sobre et dépouillée renforce la beauté du site, mis en valeur par des lumières judicieuses. Chaque acteur est vivant ; aucun rôle n'est négligé...» ... «Ce sont ces mouvements, cette vie qui raniment le théâtre antique dans ses moindres replis. Et l'on se sent tout proche, même au dernier rang, pas un mot ne se perd, pas une respiration ne nous échappe...»

Terre Vivaroise - M.F. Arlaud

...« Christine Delmotte, la magicienne, cet été, du Festival d'Alba, met en valeur le théâtre romain ; la simplicité de la mise en scène valorise le lieu : lumières caressantes sur les murets, rayons verts ou dorés soulignant les pierres millénaires... Les musiques mêlées arabo-musulmanes, juives et chrétiennes tourbillonnent d'un même élan dans le ciel...»

Le Dauphiné Libéré

...«Succès sans précédent pour cette 7ème édition théâtrale à Alba qui du 18 au 29 Juillet, affichait complet à chaque représentation et incita l'ensemble de parties prenantes de ce spectacle à proposer deux soirées supplémentaires...»

Le Dauphiné Libéré

...«Des éclairages chaleureux, des costumes à la fois sobres et magnifiques, une réalisation sonore omniprésente et envoûtante mettent en valeur encore davantage cette pièce présentée pour la première fois en plein air...»

Le Soir - J.M. Wynants

...«Et puis, dans Avignon, une rumeur se répand de plus en plus. Après le «Nathan le Sage» de Denis Marleau, il faut désertier la cité des Papes pour foncer à Alba-la-Romaine afin d'y découvrir la version de notre compatriote Christine Delmotte. Après avoir remporté un très beau succès en Belgique, la pièce a encore été retravaillée, approfondie et son succès fait des vagues jusque dans la cité des Papes. Juste retour des choses.»